

Les jardins médiévaux offrent, parmi toutes les œuvres du passé, une triste particularité : il n'en existe plus. On ne les connaît que par les tapisseries, les enluminures, quelques plans (essentiellement celui de St Gall) et les textes succincts qui leur furent consacrés. On sait seulement leur importance culturelle et spirituelle qui fut considérable.

Si, à l'aube du médiéval, la fonction du jardin était purement alimentaire, il n'en était pas moins lié au sacré, car ne faut-il pas une intervention divine pour que poussent les plantes et les arbres qui permettent aux hommes de vivre ? Le jardin n'était-il pas surtout l'image du paradis ?

Parmi les saints jardiniers, saint Fiacre est le plus connu. Cet Irlandais obtient de Faron, évêque de Meaux, le terrain qu'il transforme miraculeusement, au milieu du VI^{ème} siècle. Sainte Dorothee est la patronne également des jardiniers mais particulièrement des fleuristes. Saint Sérène, saint Conon, sainte Gertrude, sainte Radegonde sont invoqués de même. Sainte Perpétue et son compagnon Sature eurent la vision du jardin de l'Eden. La Vierge Marie est souvent associée aux lys, aux roses ; Walafrid Strabo, moine du IX^{ème} siècle, la chante ainsi. Le capitulaire *De Villis* contient les instructions de Charlemagne à ses intendants. Les jardins des abbayes de Saint Gall et de Reichenau étaient particulièrement réputés en ce même IX^{ème} siècle.

Certains jardins médiévaux ont été reconstitués : à New-York, à Strasbourg. Les jardins « médicinaux » se retrouvent à Vauclair, à l'exemple d'Orval, et au château de Tarascon.

Comme dans les cathédrales, où les travaux des champs, le rythme des saisons, les personnages de tous les jours se mêlent aux rois de Judas, à l'arbre de Jessé et à la Ste Vierge sur les chapiteaux et les portails, dimension spirituelle et dimension matérielle cohabitent dans nos jardins médiévaux.

C'est cela qui caractérise la pensée du Moyen-Age. Encore qu'il y ait à faire une distinction entre les premiers et les derniers siècles de cette époque.

L'Ancien Testament, prépondérant au début, s'efface à la fin devant le Nouveau et les apocryphes ; la religion satisfait le mysticisme au début ; à partir du XIII^{ème} siècle, il lui faut aussi la magie en doses croissantes. Surtout, les mentalités changent et nullement dans le bon sens.

Laissons parler Delumeau : « Il m'est arrivé plusieurs fois dans les musées... de faire l'expérience suivante... passant de salle en salle et descendant du haut Moyen-Age vers les XIV^{ème}-XVI^{ème} siècles, je vois se multiplier les scènes de tortures. C'est l'époque où l'on tranche, où l'on brûle, où l'on écorche, où l'on tenaille ».

Il n'y a pas de solution de continuité entre le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècle et l'image que nous nous donnons de la Renaissance est par trop embellie.

Nous avons parlé de la « sublime fraîcheur de la culture médiévale ». Ce propos n'est fondé que pour le haut Moyen-Age, ce temps quasi-mythologique qui vient d'être évoqué à propos de ses jardins, dont il ne reste rien.

7 Mai

Claude BAUDET

*Le Parc du Palais national de Compiègne :
des travaux de restauration :
Pourquoi et comment ?*

Tout domaine possède sa propre histoire, l'environnement, le désir d'un souverain, l'influence de la mode, la philosophie des époques l'ont façonné. Compiègne ne dément pas cette définition.

Ainsi, par divers plans anciens et aquarelles, nous pouvons suivre l'évolution du Parc au cours des âges. Longue et passionnante histoire que celle du Palais de Compiègne et de son Jardin, lequel est mentionné pour la première fois sous Charles IX.

Tous les souverains séjournèrent à Compiègne, lieu de chasse et de camps militaires. Mais il fallut attendre Louis XV pour voir le Château complètement rebâti, et assister à l'apparition de projets pour la création d'un jardin, projets qui se succédèrent jusqu'en 1756 où Gabriel commença les travaux. Les plans des Archives Nationales, et les très belles aquarelles de Monsieur Desmarest, ancien architecte du domaine nous permettent d'imaginer ce qu'aurait pu être ce parc : la réunion de toutes les caractéristiques du Jardin Français dans ses derniers éclats. Terrasses, boudoirs, glacis, broderies, quinconces... tout est prévu, tout jusqu'aux grandioses allées rayonnantes s'échappant dans les profondeurs de la forêt. Hélas, les guerres, les crises financières et la Révolution stoppèrent les travaux.

Ce n'est qu'avec l'arrivée de Napoléon I^{er} que Compiègne peut enfin renaître. L'Empereur confie à Lelieur de Ville-sur-Arce le soin de restaurer le parc, qui dénature entièrement le projet de son prédécesseur et sous l'ordre de Napoléon, fait construire la rampe. Une rampe qui devient une gêne, car elle ôte son socle à la demeure impériale. Lelieur décide également de supprimer une partie des terrasses, fait ouvrir des grilles dans le mur du fond séparant le parc de la forêt et réalise la construction du Berceau de l'Impératrice. Sa peine n'est pas récompensée puisque l'Empereur lui retire la direction des travaux, et demande à l'architecte de Joséphine à Malmaison de lui soumettre une nouvelle étude. Berthault est l'architecte de renom de l'époque. Il tient compte à la fois des désirs de l'Empereur et des contraintes des lieux. Il opte pour un Jardin Paysager, tout en conservant les quinconces et le berceau pour le petit parc, et toute la symétrie de Gabriel pour l'extérieur.

Voici donc le Parc que nous connaissons actuellement. Entretenu dans l'esprit de son créateur jusqu'à la chute du Second Empire, il tend à devenir à cette date, un Jardin public, voire même un square. Il est morcelé en 1875. De 1880 à 1950, on projette sans cesse de refaire le Parc imaginé par Gabriel. Un début d'exécution, transitoire certes, avec la modification de la rampe et de la tête de la grande pelouse, est entrepris. Une rampe qui, de jeux de trompe-l'œil, de courbes et de volumes, devient un dessin sévère, car trop régulier. L'excès des décors floraux traités en mosaïciculture, les plantations de haies de buis entre 1910 et 1920 et les ifs taillés en taupières, bien qu'ils représentent des exploits techniques et l'aboutissement d'un laborieux travail, ne demeurent pas moins des « rajouts » n'ayant pas leur place dans ce Jardin. Jardin que le temps érode progressivement, et dont l'entretien passe au second plan à cause des guerres. Cette situation entraîna un appauvrissement des collections végétales, des modifications dans la structure des bosquets, mais plus grave encore, l'illusion d'éternité du monde végétal était entrée dans les mentalités.

Ce rappel historique nous amène à un constat : le Parc du Palais de Compiègne était devenu un vieillard, sans que quiconque s'en aperçoive, et auquel tous étaient attachés jusqu'à la moindre de ses rides.

Les recherches sur Berthault qu'effectuait Monsieur Devauges, attaché à la conservation du Musée National, nous permirent, non seulement de prendre connaissance des différents courriers, plans, notes, remarques et études faits par Berthault lui-même, mais aussi de dépouiller tous les bons de livraisons d'arbres et arbustes entre 1811 et 1817. Ainsi, nous étions en mesure de procéder à une restitution historique du Parc.

La restauration du Berceau de l'Impératrice et de ses abords fut donc décidée, financée et réalisée en 1984-1985. Se sont succédés ensuite tout une série de grands travaux : le 2ème Cul de Lampe en 1986-1987, les abords immédiats de la rampe en 1988-1989 ainsi que la tête de la grande pelouse. Quant à la rampe elle-même, les travaux seront terminés pour le printemps 1990, et le 1^{er} Cul de Lampe, en principe pour 1992.

Les tempêtes de février et novembre 1984 ayant très fortement maltraité les arbres du domaine (plus de 300 tombèrent), un programme de replantation des alignements et des bosquets a été mis à l'étude et voit son début d'exécution.

L'allée de Tous les Diables fut entièrement refaite en 1986-1987. La demi-lune du Grand Parc fut nettoyée, ses allées rayonnantes et circulaires retracées, et le début des plantations d'alignement prend forme en cet hiver 1989-1990. L'allée prolongeant le quinconce sud et les bosquets limitrophes furent replantés en janvier et mars 1989. La place de la Sous-Préfecture fait actuellement l'objet d'une étude particulière, et la réalisation des travaux est prévue pour 1990-1991.

Malgré l'absence de locaux dignes de l'appellation d'Orangerie, le nombre des arbres en caisse est passé en 7 ans, d'une trentaine à 110, avec 12 essences différentes. L'incendie des Haras accéléra le projet de construction d'une Orangerie. Un concours d'architectes vient de se clore, et la phase active des travaux devrait commencer en juillet 1990.

Toutes les tâches d'entretien et de restauration sont effectuées par une équipe de 22 jardiniers très motivés et aimant le domaine comme leur bien propre. Il est fait appel aux entreprises privées pour des prestations nécessitant, soit du matériel spécialisé et lourd, soit requérant des compétences spécifiques. Les jardiniers produisent toutes les plantes nécessaires à la décoration florale des massifs, et une grande partie des arbres et arbustes. Ils entretiennent le matériel mis à leur disposition.

Tous ces travaux sont arrivés maintenant dans une phase très rapide, du fait de la loi-programme sur le Patrimoine. Ils sont coordonnés sur place, sous la responsabilité de l'Architecte en Chef, et sur la région par la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Picardie, et financés par le Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine.

(texte rédigé en février 1990).